

La Boutique de Jojo

Nogent s'est peuplé au XII^{ème} siècle avec la construction de l'église Saint Germain et au bord de la Traire, utilisée comme force motrice et dont les propriétés seront bénéfiques pour la Coutellerie qui s'implantera au XVII^{ème} siècle.

Au XVIII^{ème} siècle, Nogent a reçu l'appellation mondiale « Reine de la Coutellerie » en substitution de la ville de Langres, impactée elle aussi dans ce domaine, qui a perdu le monopole et le ramassage de la vente.



Au milieu du XX^{ème} siècle, conjointement aux entreprises de moyenne et grande importance qui fournissaient, surtout à l'exportation, une production considérable de « pièces » automobile, aviation, marine, cycles et armes, quantité de petits ateliers artisanaux « fleurit » dans Nogent pour fabriquer des articles d'une facture et d'un goût parfaits, prônant le travail à la main et le fini impeccable et qui ont contribué à la renommée de la Coutellerie Nogentaise : ils créaient artistiquement une variété d'instruments utiles ou luxueux (ciseaux de toutes tailles, couteaux de tous rôles, sécateurs, pinces à ongles...).



La « Boutique de Jojo » est donc l'atelier référent de cette époque : petit apprentis bien agencé, s'ouvrant sur la colline boisée de la « Roche à Brebis ». Mon père, Jean-Georges NICOLAS (1914 - 2001), quant à lui, usinait toutes sortes d'instruments de chirurgie (bistouris, scalpels, érines, daviers...) et « vétérinaires » (reinettes, coupe-queue, gouges, feuilles de sauge...).

Pour ce faire, jour après jour, vêtu d'une blouse grise, coiffé de son éternel béret et chaussé de lunettes protectrices le cas échéant, il effectuait une suite d'opérations aussi délicates les unes que les autres : ébavurage sur matrice et enclume posée sur un billot de bois, découpage, perçage, fraisage, meulage à eau, marquage, émouture, polissage, trempage (accompagné d'une odeur fétide). Après un rapide passage dans un local spécifique de la Cité : « Nickel-Chrome », il montait les articles au fini.



A ce stade intervenait ma mère qui contrôlait l'excellence de chaque outil qu'elle essayait alors méticuleusement.

Six par six, elle protégeait les chefs d'œuvre dans du « papier de soie » et les enveloppait dans de petits paquets de « papier kraft », savamment présentés, avant de les acheminer aux acquéreurs résidant généralement dans les grandes villes. Parfois ils transitaient dans des établissements proches, commandés en sous-traitance.

Je me souviens des périodes d'effervescence régnant avant les livraisons dont les délais étaient fixés impérativement par les visiteurs-commerciaux. Mon père travaillant, sans relâche, de cinq à vingt-trois heures, pendant quelques jours pour rattraper souvent les manquements au planning.

Par-contre, certains jours, il faisait bon vivre dans sa « Boutique » quand tous ses congénères se réunissaient autour de la traditionnelle « cloche » (fourneau) où rissolaient des harengs, des saucisses ou des tranches de lard et autour de laquelle fusaient des anecdotes propres à la profession.

Ils étaient tous animés par l'esthétisme de leur ouvrage, la reconnaissance loyale de leur savoir-faire exceptionnel, la solidarité, la simplicité mais surtout pas, l'appât du gain (leur salaire moyen s'élevait à 3,50 francs anciens par jour) et par les mondanités.

Ces structures sont pratiquement toutes disparues pour diverses raisons mais ont laissé des traces familiales, patrimoniales, uniques et fastueuses comme en attestent, de nos jours, les vitrines du « Musée de la Coutellerie » et celles du Point d'accueil touristique « NOHMAD ».



Texte de Marie-Claude BOURNOT
(Fille de « Jojo » NICOLAS)

